

edito

Caubère, l'unique

Tout cela est dément, quand on y songe, une vraie histoire de fou. Trente-trois ans après sa création, au Festival d'Avignon, La Danse du diable est une nouvelle fois repris, à Paris, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, jusqu'au 7 décembre, avant une tournée de trois mois. Comme si c'était devenu un classique éternel, avec ses morceaux de bravoure (le concert de "Johnny Ouliday" à Marseille, l'irruption de de Gaulle dans la chambre de Ferdinand), ses quatre accessoires sur un plateau nu, ses fans seniors qui ont vu les onze épisodes du Roman d'un acteur et les huit de L'homme qui danse, et des adolescents qui débarquent pour la première fois chez le fameux Caubère et qui ont l'air de tout comprendre parfaitement.

Et toujours le même épuisant plaisir, tant il est fatigant de rire autant, de retenir ses larmes, d'éprouver des émotions si contradictoires et d'être à ce point subjugué par la générosité intacte de Philippe Caubère, cette façon unique de jouer très vite tout en parvenant à détacher chaque mimique de chaque personnage, pour que le spectacle reste toujours intelligible, avec ses délires et ses envolées. Ça ne tient qu'à un fil, évidemment, à la discipline du moindre geste, et les fantasmes du petit garçon qui recompose à l'infini les obsessions de sa mère pourraient tourner à la bouillie – et "l'histoire comique et fantastique" se transformer en un chaos sans nom. Mais si la vie est passée, si le jeune premier d'autrefois n'est plus, le Caubère de 64 ans est encore meilleur comédien que celui de 1981, le Molière d'Ariane Mnouchkine qui prenait alors son envol, sans se douter que raconter sa jeunesse lui prendrait près de trente ans. Il suffit de regarder les quelques extraits de la création avignonnaise disponibles sur le site de l'INA et de comparer.

Sa parfaite maîtrise fait encore mieux ressortir le côté touffu et digressif du texte, exemple unique

d'autobiographie née d'improvisations théâtrales. Et dire que Philippe Caubère/ Ferdinand Faure est aujourd'hui bien plus vieux que sa mère – irrésistible et effrayante, qu'il "fait" si bien – ne l'a jamais été et ne le sera jamais... Il n'y a pas de répit dans La Danse du diable. Il est impossible de s'y ennuyer ou de penser un peu à autre chose, passages obligés du théâtre, habitudes trop bien admises. A sa création, une partie de la critique s'était cabrée devant tant de panache et avait reproché à ce comédien émancipé de se regarder un peu trop le nombril. "Mais c'est interminable, mon petit garçon !", comme dirait la mère, anticipant la volée de bois vert. Et puis qu'est-ce que c'était que cet histrion qui racontait sa vie sur scène et multipliait les mises en abyme ? Cela ne se faisait pas. Il se prenait pour qui ? Caubère inventait un genre, tout simplement, pour son seul usage, comme tous les grands comiques avant lui. Il n'avait pas le choix. Lecteur de Proust, il s'aperçut très vite que lui aussi parlait pour tout le monde et que l'identification fonctionnait à plein. Tous les enfants peuplent leur chambre des personnages légendaires dont parlent leurs parents.

En se racontant, il nous raconterait tous.

Quatre ans avant la première de La Danse du diable, le romancier et essayiste Serge Doubrovsky inventait le terme "autofiction" et écrivait dans Fils : "Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau." Remplacez "roman" par "théâtre", vous aurez Caubère et La Danse du diable.

Bonnaud Frédéric